



Information saisonnière      novembre  
 association terre@2000      2001

**Boa Vista.**

L'île où naquit la morna, ; affirment les spécialistes. Elle y est encore bien vivante. Hommes, femmes et enfants, dans les écoles, dans les bars ou à l'ombre des places, tous chantent la morna.

Cecilia a 14 ans. Cheveux aux reflets argentés ramenés en arrière, lunettes rondes qui lui donne un air sérieux, chemisier et jupe plissée réglementaires. Dans sa classe du collège de Villa Sal Rey, tous les regards se tournent vers elle dès qu'il s'agit de chanter. Elle ne se fait pas prier et déclame de sa voix chaude et voilée une « morna de Boa Vista ». Le professeur, qui semble à peine plus âgée qu'elle, balance le haut du corps, les yeux dans le terrain vague du désert qui s'ouvre dans l'encadrement de la porte toujours ouverte, au-delà des quelques baraques de planches qui jouxtent le collège. Les carreaux sont obscurcis par des feuilles de papier journal. Les murs sont nus, peints d'une couleur sable. Cecilia chante dans le silence.

(.../...)

**Portrait**

**Le vieux monsieur de Sao Nicolau**

Il est monté en route. Une femme a fait signe au chauffeur de l'aluguer qui s'est arrêté. Il a enjambé l'arrière du pick-up pour s'asseoir sur le banc. La femme lui a passé une bassine recouverte d'un torchon qu'il a posée devant ses pieds et puis deux sacs de toile. De sa voix un peu rocailleuse mais aiguë et bien timbrée, il nous a expliqué la différence entre le portugais, langue officielle et le créolou, langue parlée. De fait, parlait-il l'une ou l'autre ? Son débit lent nous facilitait la compréhension. De la bassine, qui embaumait, il a sorti des goyaves qu'il nous a fait goûter.

La route n'en finissait pas de faire des tours et des détours dans des gorges et des vallons pour déposer de ci de là un passager et en charger un autre. Nous sommes finalement arrivés à Ribiera Brava, capitale de l'île coincée entre des sommets abrupts. Tout était très calme en ce samedi après-midi. L'aluguer s'est arrêté sur la place principale, un vaste espace pavé dominé par le bâtiment qui fut la fierté du Cap-Vert avant que les portugais n'en fassent une prison pour prisonniers politiques. Mario Soares y « séjourna ». Avant-guerre, c'était un séminaire-lycée. Baltasar Lopes, originaire de l'île, y a fait ses études avant de devenir le

grand écrivain cap-verdien grâce à son roman Chiquinho. Aujourd'hui, tout à l'air plus ou moins abandonné.

Le vieux monsieur s'est fait déposer avec son chargement devant une merceria qui paraissait fermée mais dont la porte s'est ouverte pour lui. Plus tard dans l'après-midi, nos pas nous ont ramenés sur l'endroit. Une femme a ouvert la porte et nous a fait signe d'entrer. A l'intérieur, tout était calme avec peu de lumière, trois

tables, un comptoir de bar et quelques maigres denrées empilées sur des étagères. Au mur, des photos, des affiches un peu ternies. Les enfants ont faim. Une assiette de soupe et un plat de goyaves apparaissent comme par magie, tendus de derrière le rideau par un bras de grand-mère.

Le vieux monsieur commence à parler. De ses filles qui vivent presque toutes en Italie ou au Portugal et de ses quatorze petits enfants dont il semble très fier. Il parle aussi de ses arbres, de ses fruits, de ses cultures plus haut dans la montagne et de la pluie qui manque. Et encore de ses filles, de la

dernière qui est ici dans sa merceria qui fait aussi hôtel et de son mari qui gagne sa vie sur les gros bateaux, trois mois sur l'île, trois mois en mer.

Il boit un grogue avec un collègue qui a profité de la porte entrebâillée pour venir s'offrir un verre en ce samedi après-midi, jour de fermeture. Les enfants ont fini la soupe et les goyaves. Avant de partir, Isabelle, Benoit et Solène posent avec le vieux monsieur de Sao Nicolau..



(.../...)

A quelques pas de là, du côté du port, short moulant et débardeur, se houspillant comme des chiffonniers, des femmes vont et viennent. Elles portent sur la tête des seaux pleins de sable qu'elles remplissent au tas déposé sur la route par le camion, et qu'elles vident à la plage artificielle du port, à peine trente mètres plus bas. Elles œuvrent pour le développement touristique de leur île. Leurs enfants jouent sur le sol avec les éclats de verre de la cabine téléphonique ou autour d'un moteur rouillé. Des hommes, le regard absent, attendent à l'ombre des arbres. Au bout de la jetée, c'est le manège incessant des gamins qui sautent et ressaient au ras des rochers. En bas de la plage, au bord de l'eau, deux européennes en maillot devisent, les yeux tournés vers les bateaux au mouillage, indifférentes aux femmes qui font couler jusque sur leurs chevilles, le sable de Boa Vista.

## Brèves

### Dakar

Constance est à Dakar.

Départ pour la Casamance dans les prochains jours.

### Retour en France

L'équipage sera en France pour quelques semaines dans le courant du mois de janvier-février.

## Pour joindre

### l'équipage :

[mieral.morel@wanadoo.fr](mailto:mieral.morel@wanadoo.fr)  
[www.constance.org](http://www.constance.org)

## Dimanche Sao Nicolau –Cap Vert

L'âme capverdienne noie sa nostalgie dans le grogue et la morna.

Balade dominicale sur l'île de Sao Nicolau, avec chaussures de marche et sac au dos. Nous avons respiré avec délices les odeurs d'une végétation luxuriante qui mêle des essences que nous connaissons, feuillus et conifères, à des arbustes tropicaux aux infinies nuances de vert.

Le chemin pavé grimpe dans le coteau semé de petites fermes avec



leur lopin de terre - quelques plants de maïs, quelques choux. Devant la dernière maison, des enfants jouent avec un pneu qu'ils font rouler comme un cerceau. La mère tresse les cheveux de sa fille. Plus haut, le chemin devient sentier entre les arbres et les arbustes. Il grimpe à flanc de montagne dans le nuage qui monte de la vallée.



Du sommet du mont Grosso, nous avons admiré

les îles du Nord de l'archipel entre deux passages de nuages. Nous avons aussi vu Constance au mouillage sur la côte Ouest de l'île. Le chauffeur d'aluguer qui nous a déposés au col a eu l'air incrédule à l'idée que nous voulions monter à pied. Il a insisté pour nous emmener presque jusqu'au sommet dans son pick-up.

Nous lui avons donné rendez-vous à 15h pour qu'il nous reconduise à Tarrafal.

Pour le moment, il n'est que 14h, nous rejoignons la route principale, simple bande étroite, pavée de cailloux taillés qui serpente sur des kilomètres dans le relief chaotique de l'île. Nous avançons jusqu'à la merceria d'où nous parviennent les sons languissants de quelques mornas.



La pièce où nous entrons n'est qu'une sorte de couloir devant le comptoir dallé de superbes

carreaux de céramique rouge brillant. La patronne, impassible derrière son comptoir, est vêtue d'un haut à manches longues en panne de velours vert amande.

Dans la pièce voisine, séparée par une cloison de ciment brut, trouée d'une grande embrasure, cinq hommes et trois guitares. Deux sont assis sur des sacs de riz, un autre sur une chaise, un autre par terre, le dernier debout, appuyé au mur, qui gesticule, chante, relance le rythme. Nous nous installons avec nos « fanta » sur le banc dehors. La patronne n'a pas cillé. A intervalles réguliers, elle remplit un tout petit verre et le tend à l'un ou l'autre des musiciens qui l'avale d'un trait. C'est le grogue, un rhum local parfumé au romarin ou autre herbes. La musique est aussi âpre que la boisson. Devant la merceria, quelques jeunes hommes écoutent et boivent en silence. Passe une première maman

endimanchée qui tient par la main ses deux enfants. Un drôle de cortège se déroule alors sur la route : des femmes, des grands-mères, des enfants. Certaines ont un missel à la main. Elles marchent toutes en direction de la petite église plus haut dans le coteau. Parfois, elles font une pause devant la merceria, échangent quelques mots avec un homme qui prend l'enfant dans ses bras et lui donne un baiser.

Il est bientôt 15h, il fait chaud. Un des musiciens chanteurs invite Jean-Jacques à entrer dans la salle pour partager la morna. Un aluguer s'arrête, une grand-mère en descend. Elle est vêtue d'un ensemble en panne de velours vert amande, elle porte aussi des bas. La patronne sort et vient au devant d'elle. Solène fait des dessins dans la poussière de la route. Augustin cherche un endroit où se poser pour faire un croquis.

Tut, tut, l'aluguer arrive. Les joueurs de morna sortent. Nous embarquons, le guitariste suit Jean-Jacques et

continue de traduire les paroles de la dernière chanson. Un autre grimpe à côté de nous. Un troisième se hisse avec difficulté. On nous passe les longues gaules qui vont servir à la pêche, le sac de maïs et celui de goyaves. Tout le monde est à bord ? Demi tour et retour sur Tarrafal.



